

Question de lumières

Théâtre
Sylvie Maynard

ACTE I

Sur scène, podium surélevé. Toute la scène est violemment éclairée. Foule nombreuse se promenant et laissant vide le podium. Demi-jour. Projecteur braqué sur un endroit de la foule, sélectionne A'. Reste un instant ébloui, immobile. Le faisceau lumineux lui indique quelle doit être sa place sur le podium. Un premier appel. Retour sur A'. Appel ineffectif, reste immobile. Un second appel. Puis faisceau immobile sur lui, délimite sa place première tandis qu'il vient se placer sans se dérober au faisceau lumineux sur le podium.

Reste debout.

- Je crois qu'on m'a appelé. La lumière me sollicite, me tire à la vie du milieu des hommes. Je ne sais quelle révélation il me faut attendre et comment attendre tout simplement.

Regard circulaire autour de lui.

- La foule continue de se mouvoir et je ne souhaite plus la rejoindre à cause de la tiédeur molle de l'obscurité. J'aime le tranchant de la lumière, la dureté qu'elle oppose au retour de la nuit.

Main sur les yeux comme aveuglé ; fatigué, baisse le visage comme si grande lassitude s'emparait de lui.

- Une place d'élection nous isole-t-elle ? *Regarde ses mains.* Je n'ai rien su faire, ni construire ni laver le linge au lavoir comme le font les femmes de mon pays. Je n'ai pas su tenir la plume quand, tard le soir, l'inspiration se prostitue. *Regarde autour de lui.* Je me sens seul. Ni femelle ni camarade n'ose faire un premier pas.

S'assied à terre, le visage baissé. Nuit totale. Puis rayon lumineux sélectionne B' dans la foule. Même processus qu'avec A'. Le jeune homme sollicité par la lumière vient se placer de dos aux spectateurs, face à A', légèrement décalé par rapport à lui.

Deux faisceaux lumineux, l'un sur A', l'autre sur B'. Au cours des prochaines paroles, le faisceau lumineux sera unique et décrira un cercle relativement large autour d'eux.

B' - J'ai senti la chaleur habiter mon corps oublieux et ouvrir en moi le désir du repos. Je suis venu en premier parce que je suis le partage insensé que ta mémoire désire à ta mémoire.

A' - *relève la tête* - Combien de jours vas-tu rester ? Fais vite ton boulot et dis vite ce que tu as à dire.

B' - Tu veux déjà que je parte ?

A' - Je n'ai rien qui puisse t'offrir le repos que tu désires.

B' - Mon départ est insensé car jamais on ne s'éloigne. Où irais-je ?

A' ouvre la bouche pour répondre.

B' - Ne réponds pas ! Je me parle à moi-même. Je fais toujours ainsi lorsqu'on me refuse l'échange - enfin la communication -, les moqueries même. Où irais-je ? Je me demande si, autour de la terre, les nuages s'effilochent sous des vents semblables. Il n'y a pas d'apaisement à qui laisse errer ses pas autour du jardin des autres. Lorsqu'il entend les petites filles jouer dans la cour, il regarde à la serrure pour entrer dans leur vision.

A' - Tu ne partiras pas. Tu resteras auprès de moi, mais comme invisible.

B' - Aurais-je le droit de parler de temps à autre ? Auras-tu la patience de m'écouter ?

A' - Tu parleras sur mon ordre seul ou, mieux encore, tu ne parleras pas parce que tu me fatigues avec tes histoires. Tu ferais mieux de reprendre tes lettres une à une sur ton alphabet et de les dessiner en pleins et en déliés sans t'occuper des autres. Tu es sans importance.

B' - Je suis ton double.

A' - Je m'en doutais, tu es trop malin pour te défaire de moi et me laisser aller là où j'ai choisi de m'arrêter.

B' - On a choisi pour toi. Lui l'a choisi.

A' - Qui a choisi quoi ?

A' - Il se tient toujours là où tu es.

A' - Je te comprends mal. Mais je ne ferai aucun effort pour te suivre en pensée.

B' - Mais je suis ta pensée.

A' - Cause toujours. Combien de temps vont-ils faire leur tartuffe ? J'en ai assez de ces bruits de pieds, de ces bruits de pas, de ces bruits tout court. J'en ai assez. Tu ne les entends pas, les lamentations dans leur marche ? Combien sont-ils, à ton idée ? A toujours dessiner leur même parcours. Combien ? Tu peux répondre, toi le double ? *Rit amèrement.* Toi le vis-à-vis, mon être du partage, pauvre petit mec de rien.

B' - C'est une question que tu poses ou des menaces que tu formules ... *Temps d'arrêt. Avec mépris...* poliment ?

A' - *hargneux* - Quoi ?

B' - Menaces que tu formules poliment.

A' - *le singeant* - Poliment, poliment !!! Si tu n'étais pas moi-même, je te briserais, à deux mains, froidement. Je me demande quelle idée on a eue en te sortant du puits, en te tirant de l'eau.

B' - Je suis la dérision de tes propres paroles.

A' - Tu m'écœures.

B' - Je suis cet écœurement qui t'écœure.

A' - As-tu fini de me singer ? Ne peux-tu pas te taire une fois pour toutes ? *Menaçant.* Tais-toi. *Crie.* Taisez-vous là-dedans !

La foule, dans la pénombre, s'immobilise à l'instant.

A' - *surpris, goguenard* - Ils obéissent au doigt et à l'œil, tu as vu ça. Qu'est-ce qu'ils ont, ces empotés ? À quoi est-ce qu'ils jouent ? *Prends B' à témoin, violemment.* Tu as vu ça, leur immobilité d'automate ? Pfouf, ils se détraquent tous en même temps, sans crier gare.

B' - Qu'est-ce que tu leur as dit exactement ?

A' - De se taire. *Un temps.* De la fermer... *Un temps.* Je vois leurs gueules grandes ouvertes sur la détresse de la nuit.

B' - Et tu te plains qu'ils se taisent.

A' - dur - J'ai dit se taire, pas s'arrêter, pas jouer les morts debout comme des épouvantails. Regarde-moi ces allures de...de....

B' - Calme-toi. Calme-toi. Ils se taisent et déjà tu veux les voir revivre. Ils ne te dérangent pas. Ils te laissent en paix. Ils ne sont pas là à toujours te dire le mêmes choses, à toujours tourner autour de toi, pour les mêmes raisons, comme les planètes...

A' - ça va ! J'ai compris. Tu veux en venir aux mêmes choses. Tu arrêtes ta pensée aux mêmes endroits sans te lasser. Mais tu me fatigues. Je bâille à t'entendre. J'ai vécu ma vie entière avec toi puisque tu es ce que je suis ; et quand je suis, tu es. Mais tu devrais avoir pitié de moi, me conduire ailleurs où l'air se déverse à flots, et où il fait bon respirer la sueur de la terre en travail.

B' - Je ne t'ai emmené nulle part où tu ne veuilles aller. Tu décides en dernier ressort.

A' - Tu veux dire que des deux je suis le plus fort. *Se rengorge, la voix se haussant.* Tu veux dire qu'en un rien de temps, je me débarrasse de toi.

B' - Tu pourrais m'emmener où je ne veux pas.

A' - Et tu irais ?

B' - J'irais.

A' - Tu ne me résisterais pas ?

B' - J'irais à l'inverse de tes pas.

Silence.

La foule se meut à nouveau. Le podium est dans l'ombre. La lumière se promène sur la foule de gauche à droite de la scène. Puis l'éclairage vient par degrés et se fait de plus en plus lumineux. Bagarres en un point de la foule.

De là sort échevelée C', titube jusqu'au bord du podium. La lumière se rétracte de dessus la foule et se concentre sur elle. Reste dans le faisceau lumineux. Lève la tête. Long moment. Puis tente d'escalader le podium resté dans l'ombre. Échec. Nouvelle tentative.

Podium éclairé. A' et B' l'aident à monter. Difficile. Debout sur le podium avec eux.

ACTE II

La lumière en cercle autour d'eux. A' de face, position centrale. B' toujours de dos. C' à gauche de A', de profil par rapport aux spectateurs, ne peut voir A' et B' que de profil. Chacun regarde droit devant soi.

C' - Merci.

A' - De quoi ?

C' - De ton aide.

A' - De notre aide. Nous sommes deux, moi l'un et lui le double, mon ombre de vie, le silence de mes paroles.

C' - L'écho ?

A' - Le silence. Et puis ma conscience encore indécise venue me retrouver parce que le soir est déjà là et il ne fait pas bon rester seul à ressasser des choses anciennes. Alors je bavarde avec lui comme avec moi-même. Je m'invite à écouter mes sornettes. Et lorsqu'il m'applaudira, je m'inclinerai.

C' - Ou inversement, puisqu'il te double. Combien le paies-tu pour ce travail ?

A' - De doublage ? *Silence. Il réfléchit.* Je n'y ai pas encore pensé. Une conscience ne vaut jamais bien cher.

La lumière s'éteint brusquement. Obscurité totale, puis clarté relative. C', A' et B' ressemblent plutôt à des ombres d'eux-mêmes.

C' - Je crains la nuit. Je crains mon cœur dans sa nuit. Les pas des enfants sont toujours furtifs dans les chambres voilées et la terreur parfois les serre au creux des petits lits bateaux. J'ai peur de n'avoir pas grandi comme il aurait fallu. Je n'ai personne à qui parler et mon ombre est restée en arrière de moi sur des chemins oubliés.

Brusque lumière sur B'.

B' - Tu me parles comme à toi-même. Je suis revenu des chemins oubliés. La trace de tes pas y est encore. J'ai relevé les tiges des jeunes saules que tu avais brisées dans ta douleur de vivre. J'ai ramassé ton mouchoir et la lettre froissée que tu jetas devant la haie. Tu as laissé les ronces couvertes de leurs mûres. Si tu m'aimais, j'en aurais apporté plein mes mains. Mais je sais que tu ne veux encore rien de moi. Je te laisse à toi-même dans l'ombre esseulée où tu veux disparaître.

Chuchotement venant de C'

C' - Tu ne peux être et son ombre et la mienne, ni me connaître autant que lui dans l'intimité de mes gestes. Que sais-tu de l'élan de mes bras retenu par les ronces ? Que sais-tu de la tendresse qui m'a fait ployer les saules jusqu'à terre et la joie qui vint en moi à les voir se redresser sur des tiges hautaines, flexibles et balancées ?

Lumière sur C' qui cache son visage dans ses mains pour se protéger les yeux à cause de l'éclat de la lumière. On pourrait croire aussi qu'elle pleure, le visage dans les mains. La lumière est restée sur B' toujours immobile, dos aux spectateurs.

B' - Je suis ce que Dieu met en toi.

Silence profond.

Voix d'A' qui se trouve toujours dans l'obscurité. Les voix seront nettement différenciées par le timbre et l'intonation.

A' - Tu es ce que Dieu met en elle ? *Voix interrogative. Tout le doute porte sur le dernier mot "elle". La voix doit jouer sur ce mot.*

Profond silence.

Faisceau lumineux sur A', violemment. Aussitôt cache son visage entre ses mains à cause de l'éclat de la lumière. Réflexe d'autodéfense et désarroi aussi.

Le faisceau lumineux qui reposait sur C' se retire graduellement, survole la foule en éclairant des visages absolument neutres aux yeux grands ouverts, des corps frustrés de mouvements. La lumière touche au décor et s'y perd. S'estompe. Disparaît. Quelques secondes d'obscurité. Puis deux faisceaux sur A' et B'.

B'- *les bras levés, le visage levé, toujours dos aux spectateurs* - Je vous suis donné en partage, à elle comme à toi, à toi et à elle pareillement. Des temps nouveaux sont devant vous et il vous faut aller.

A' - Mais tu veux rire ; j'ai les pieds à l'étroit dans des chaînes et les yeux aveuglés. Aller, aller où ? Elle est bonne, celle-là.

B' reste dans le faisceau lumineux. Le faisceau sur A' se déplace pour se porter à côté de lui et l'éclaire faiblement sur le côté.

C' - *dans l'ombre* - On s'accroche à ma robe. On me retient loin des ouvertures où je puis respirer... Seuls les enfants peuvent courir dans un jour millénaire, mais qu'en ferais-je de ce jour et où irais-je au long du temps sur des surfaces immobiles, lisses comme des cailloux roulés par la mer... ? Où s'accrocher quand vient la tempête ?

B' - Il existe un rocher serein, immuable à toujours.

C' - *toujours dans l'ombre, une voix de femme éperdue* - Où courir, vers quel lieu lorsque les vents se rassemblent ?

B' - Il est un asile debout, sans les vents des horizons.

C' - *toujours dans l'ombre, une voix poussée jusqu'au cri* - Comment protéger son visage contre les pierres ardentes ?

B' - Il est la main sur toi que l'on déchirera avant que de toucher à ton visage.

C' - *encore dans l'ombre, voix appesantie comme sous l'effet de la douleur* - On m'enchaîne aussi lourdement que les bateaux à quai.

B' - Je suis pour toi...

A' - *dans un hurlement* - Mais tais-toi, tais-toi... Vas-tu te taire! *Un silence ; le faisceau de lumière revient sur lui.* Je ne t'ai pas demandé d'être une ombre insensée. Tu es mon ombre, n'oublie pas, et une ombre fait silence. Tu dois me suivre comme un chien suit son maître et, si je suis immobile, tu dois être figé et, si je suis moribond, tu dois être enterré. Tu m'entends...en...terr..ré. *Insiste sur chacune des syllabes, roule les "r" lugubrement.*

B' - Impossible. Il n'a pas pu rester au tombeau. L'espace au dehors, le plein ciel, eux qui l'attendaient.

A' - *méprisant* - Eux, qui eux ?

B' - Ceux qui l'attendaient, qui l'espéraient.

A' - *doublement méprisant* - Qui l'aimaient peut-être. Lui qui ? Toi ? *Après un temps de réflexion.* Une ombre qui a besoin de lumière, au fond c'est logique. Ce n'est pas une ombre sotté. Évidemment, puisque c'est la mienne. Un bon point pour toi. Et l'autre, qu'est-ce qu'elle devient dans l'entre-fait, s'il est possible de positionner quelqu'un au point où l'on en est.

B' - L'autre ?

A' - La fille, enfin l'être qui a une voix qui ressemble à une voix de fille, de femme, dans ce goût-là. Je ne peux pas la regarder, c'est une bonne chose car je n'ose pas. Je la sens là, elle me gêne. Ah, ma solitude, je te rêve, la tête pleine d'oiseaux...

B' - La solitude, tu y crois ?

A' - J'y pense.

B' - La jeune femme qui est auprès de nous a dû s'endormir, du moins elle ne parle pas, sa voix sommeille, se repose. C'est très bon pour soi, excellent pour les autres.

A' - C'est ce que tu devrais faire plus souvent, mettre ta voix en congé et me laisser en paix. D'abord je ne sais pas très bien ce que je fais là, encore moins ce que tu y fais. Si je n'ai pas de raison d'être ici ou là, tu en as encore moins, n'est-ce pas ?

B' - Ce que tu n'as pas saisi, c'est qu'un double est à part entière, et deux fois plus si mon calcul est juste.

A' - Si tu me doubles, c'est que je ne suis pas là. C'est bien ce que je me disais. À moins que tu ne sois ma moitié, ce qui me donnerait une impression unijambiste d'exister. Il faudrait s'accorder sur ce point. Est-ce qu'on ne pourrait pas faire un rapide calcul de la situation et repartir à zéro ? J'aspire à y voir clair.

B' - On ne recommence jamais, on ne repart pas à zéro. On s'arrête et on change de voie, c'est déjà beaucoup. On fait le point, on décide que le chemin sur lequel on se trouve n'est pas le bon.

A' - Tu es marrant, toi, et comment savoir lequel est le bon ? La volteface, l'écart sur la gauche, le virage à droite ou la voie parallèle ...

B' - Il n'y a qu'un chemin.

A' - Jésus peut-être ?

B' - C'est ça ; celui de Nazareth.

A' - Et c'est loin d'ici, Jésus de Nazareth ?

B' - Plus près que tu ne crois, ici dès maintenant.

A' - C'est pratique, quand on veut se désintéresser de ses personnages au théâtre, on les fait taire.

B' - De quoi parles-tu ?

A' - Et dans la vie, on les assassine.

B' - *avec insistance* - De quoi parles-tu ?

A' - Je parlais de cette voix de femme qui s'est tue, qui s'est endormie tout à coup parce qu'on en avait assez de l'entendre ; elle ne rimait à rien.

C' - C'est de ma voix que vous parlez ou de moi ?

A' - Est-ce qu'on peut vous dissocier ?

C' - Cela dépend de votre conception du langage.

A' - J'en suis encore au B-A-BA

C' - Cela simplifie les choses.

A' - *adoucissant sa voix, presque chuchotant* - Mon double ?

B' - Oui.

A' - Je commence à te préférer. Ce que tu dis n'est pas toujours idiot ; il y a même du bon sens dans tes silences. Mais elle, je parle de cette inconnue équationnelle, croit à l'identité des choses. Elle s'imagine que, n'étant plus là, sa voix existerait encore. Qu'est-ce que tu en penses ?

B' - Je pensais que j'aurais dû répondre autrement à une de tes répliques de l'acte I.

A' - C'est bien le moment !

B' - Crois-tu que Dieu recommencerait le monde comme il est ? L'acte II ne sera jamais comme l'acte I.

A' - Il le dépasse. Mais je te parlais de sa voix sans être ...

B' - Je croyais entendre la voix de Dieu qui fait le monde, que la lumière soit...

À cet instant, une pleine lumière se fait sur l'ensemble du plateau, sur le podium aux trois personnages, sur les gens de la foule qui aussitôt reprennent vie et se mettent à tourner autour du podium, ou sur eux-mêmes, avec plus d'incohérence que d'ordre.

Puis le podium est plongé dans la pénombre. La foule seule reste dans la lumière. Sans qu'on voie les personnages, on entend leurs voix bien différenciées. Celle de A' légèrement gouailleuse, la voix classique de B', la voix de femme.

A' - Et ça redémarre, la vie bat son plein.

C' - Allons bon, encore une panne de secteur.

A' - *moqueur* - Si encore on savait où on était. Cette obscurité me donne la force d'oser. *Il s'essaye la voix, tousse, crache, chantonne, gammes, octave et modulations.* Excusez-moi, mademoiselle, madame peut-être.

C' - A qui parlez-vous ?

A' - Je m'adresse à la seule et unique femelle sur ce plateau. À moins que je n'aie pas les yeux en face des trous, je n'en vois pas d'autre.

Silence. Puis éclat de rire général de la part de la foule, aussi débridé que pour la folle shakespearienne, entrecoupé des "chut, chut" des trois invisibles sur le podium. Éclat de rire hoqueteux, saccadé. Les gens de la foule un à un tombent à terre, se tordent encore sous l'effet du rire ou de la douleur, puis se taisent, raidis comme par la mort.

A' - Quel spectacle ! Et Rabelais qui disait....

B' - Laissez-les en paix, ils n'ont plus besoin de commentaires.

A' - *ironique* - Et c'est signé !

La lumière disparaît totalement.

C' - *avec autorité* - Si vous vous taisiez, on pourrait peut-être s'entendre. *Haussant la voix, comme s'il s'adressait aux machinistes.* Je voudrais un peu de lumière, s'il vous plaît ! *Criant de toute sa voix.* Que la lumière soit !

La lumière fuse, se retire de la foule, se concentre sur le podium.

A' - *interloqué* - Elle y croit aussi. Il ne manquait plus que cela. Qu'est-ce que je suis venu faire dans cette galère ?

B' - Arrête de parler toujours de toi. Prends exemple sur elle. L'as-tu entendue se plaindre, faire la moindre réplique ... ?

A' - *l'interrompant* - En effet, elle serait forte pour jouer du Beckett.

C' - Je suis une demoiselle et fière de l'être. Enchantée de faire votre connaissance, à la prochaine ! Mais si, mais si, au revoir ; mais comment donc ...

A' - *fatigué* - A quoi est-ce qu'elle joue ?

B' - Elle se fait du théâtre pour calmer sa peine.

A' - Pour meubler sa solitude. Mais elle se croit toute seule à ce jeu-là ! Elle a du toupet. Vous avez du toupet, mademoiselle, vous n'êtes pas seule à être seule. De quoi vous plaignez-vous ?

C' - Les vents aussi se plaignent. Je les entends d'aussi loin qu'ils viennent. Ils circulent à l'envers du temps.

A' - Va-t'en. À Atlanta Tante Tata attend. Elle tente, c'est tentant tant que le temps, beau temps, un tantinet tend tant soit peu, de temps à autre, de temps en temps...

B' - Arrête ; ce sont des jeux auxquels je ne joue pas. Ça ne rime à rien.

A' - Tu n'as pas l'oreille musicale.

C' - C'est vous le double d'un imbécile pareil ?

B' - C'est à moi que vous vous adressez ? *Un silence.* L'humain, c'est compliqué.

C' - C'est pathologique.

B' - Si vous voulez, illogique parfois, analogique, translogique, alogique et tant d'autres choses...

C' - C'est une vocation de ne pas être tout à fait soi, et un peu quelqu'un d'autre, mais pas trop

cependant.

B' - Y a-t-il quelqu'un qui sache qui il est ?

C' - Dieu peut-être.

A' - *faisant un geste circulaire désignant la foule, avec une ironie infinie* - Demandez-leur !

ACTE III

On pourrait se croire à l'aube d'un jour. Lumière uniforme sur l'ensemble du plateau. Les gens de la foule gisant à terre. Se relèvent un à un tout au long de l'acte, jusqu'au dernier, en silence. Graduellement, la lumière ira grandissant jusqu'à un point culminant, puis s'atténuant jusqu'à disparaître, à l'imitation d'une journée, mais en accéléré.

A' - Si on disait l'acte III rapidement...

B' - *le coupant* - Comme en plein jour.

A' - *interrogateur* - Pourquoi comme en plein jour ?

B' - Pour tirer cela au clair.

A' - Tu veux parler de notre situation.

C' - De la mienne aussi.

A' - On ne vous avait pas oubliée.

C' - La position de la femme dans la société.

A' - *l'interrompant* - Que nous formons si harmonieusement.

B' - Ma chère, avez-vous quelques instants à m'accorder ?

A' - Ma chère, ma chère ! Il ne la connaît ni d'Eve ni d'Adam, il n'a même pas vu de quoi elle a l'air . *Moqueur.* Ma chère...fi donc !

C' - *ignorant l'interruption* - J'ai tout le temps devant moi.

A' - *d'un trait* - Va-t'en à Atlanta ma tante attend....

B' - *ignorant l'interruption* - Connaissez-vous l'éternité ?

C' - Je crois la vivre en partie ici-même tant je m'ennuie.

B' - L'éternité ne se vit pas en partie, c'est le temps qui est corpusculaire.

A' - *le coupant* - Ou ondulatoire.

C' - Qu'est-ce que l'éternité ?

B' - C'est une personne.

C' - *avec une voix amoureuse affectée* - Qui vous ressemble.

B' - *sérieusement* - Qui me ressemble, mais je ne suis pas elle et elle n'est pas moi.

A' - (comme à lui-même) - Encore un problème d'identité... *Insistant sur le mot par jeu.* Remarquable !

C' - Je comprends.

A' - *un peu plus haut comme pour d'autres oreilles que les siennes.* Quelle audace !

C' - Je crois que je vous comprends de mieux en mieux. C'est à dire, nous nous comprenons, si j'ose dire.

B' - Parfaitement.

A' - *encore un peu plus fort* - Quelle aubaine !

C' - Au lieu d'être son double à enfin, à lui, ne voudriez-vous pas être le mien, un miroir pour mes yeux ? On dirait que le soleil va naître.

B' - Il est né.

C' - Ne trouvez-vous pas fatigant de ne regarder que devant vous ? Depuis je ne sais quand, je n'ai pour vis-à-vis que deux profils, votre profil droit et son profil gauche.

B' *totalemment silencieux.*

C' - *insistant* - Vous ne me demandez pas lequel je préfère ?

B' - Cela ne sert de rien, profil et face sont différents.

C' - Et vous indifférent. *Soupire ...* . Sur trois, il faut toujours que deux s'entendent, que l'un se lasse.

A' - *très fort* - C'est joliment dit. Oh oh ! Il y a du monde là-dedans ?

Écho à sa voix dans les coulisses.

A' - Tiens ! Oh ! Du monde là-dedans ?

Nouvel écho.

A' - Je n'avais pas remarqué la profondeur de champ où nous sommes.

B' - Le vide peut-être aussi.

A' - L'atmosphère est étouffante pour être si aérée.

C' - Qu'est-ce que le vide ?

A' - *avec colère* - Ah ! Vous n'allez pas recommencer vos histoires creuses, vos idées en courant d'air ! J'en ai plein le dos d'être ici avec ces deux-là !

C' - Croyez-vous que cela m'amuse d'être avec deux moitiés d'hommes ?

A' - *comme à lui-même* - Moitié d'hommes, mais elle est odieuse !

B' - Nous avons cet avantage sur vous de n'avoir rien où poser les regards.

A' - Je rêve, me voilà bien. Je pense à un envol d'oiseaux, des mouettes bleues et blanches.

C' - *méprisante* - Jamais vu ça.

B' - *impératif* - Laissez-le rêver...

C' - *moqueuse* - Chut ! Ne le réveillons pas.

A' - Si j'osais me vouloir vraiment seul sans rien espérer des autres, le silence autour de moi et puis, de temps à autre, je pousse une bonne gueulante tout seul comme un pauvre con...

Un vrai silence autour de lui.

A' - Où en étais-je ? Ils m'ont fait perdre le fil.

B' - Tu ne peux pas... Les autres, leur absence. Tu as besoin de moi, de te parler comme à toi-même, regarder ton visage au miroir pour ne pas t'oublier.

A' - *profondément triste* - Ton visage n'est pas en face du mien.

B' - Ce n'est qu'un décalage, une erreur de calcul, une approximation.

A' - *ironique* - Un défaut de création, tu veux dire !

B' - Il ne s'est pas trompé. C'est l'autre qui est venu faire du sabotage.

A' - *en riant aux éclats* - Et il n'a pas fait long feu.

B' - Oui, mais les cendres tiennent comme au flanc des volcans et recouvrent la terre.

A' - Je me disais aussi que j'avais mauvaise mine.

B' - Tu vois, il fallait que je sois là pour que tu retrouves ta gaieté.

A' - Mon rire.

B' - Ta bonne humeur.

A' - Et j'en passe... *Silence.* Nous parlions de cendres, je crois.

Silence

A' - *vaguement soucieux.* Tu crois que celui qui nous fait dire toutes ces conneries sait où il en est lui-même ,

B' - Tu es libre de dire ce que tu veux.

A' - Tu crois à l'autodétermination.

B' - Ta pensée est libre, ton langage court après elle.

A' - Pauvre langage ! Tu parles d'une liberté d'expression !

C' - Peut-on interrompre votre heureux dialogue, mettre les pieds dans le plat ?

A' - Je la croyais romantique avec ses pierres..."ardentes", maintenant je la trouve vulgaire. Est-ce que je déteindrais par hasard à distance , est-ce que j'influencerais en quelque chose le cours des planètes ?

C' - *avec une fausse politesse* - Est-ce que je peux, en aparté, glisser un mot ou deux ?

B' - "N" mots, si vous voulez.

C' - Merci, c'est bien aimable. Des deux profils, je vous trouve le mieux médaillé.

B' - Je crois comprendre, et pourtant je n'ai pas la tête à ça, croyez-moi ; je pensais qu'il est impossible de vraiment penser.

C' - Si vous m'interrompez déjà.

B' - Excusez.

C' - Celui qui m'a installée dans mon coin à vous regarder vivre n'a guère eu pitié de moi. Je n'ai personne de ma sous-espèce à qui parler.

B' - Qu'allez-vous faire ?

C' - Je vais me taire.

A' - Voici une excellente suggestion. *D'un ton admiratif.* Ah ! Ces voix de femme, quel enchantement, ces variations perruche, cette étonnante cacophonie.

C' - Vous abusez, je n'élève jamais la voix et je ne chante que lorsque je suis seule.

A' - J'essayais de trouver un dérivatif, histoire de faire tourner le temps plus rondement.

C' - Si l'on jouait à se raconter des histoires d'enfance ?

A' - Des contes de fées, des histoires qui font peur, des récits de sorcières à vous glacer le sang.

C' - Qu'en pensez-vous ?

A' - Pourquoi pas ?

C' - Des rondes, des rondeaux.

A' - Des rondelles.

C' - L'élocution, tout dans l'élocution.

A' - La façon d'être, de dire, de paraître.

B' - *avec autorité* - C'est fini maintenant.

A' - Il a dit c'est fini. Dommage, c'était un beau jour. Quand nous reverrons-nous ?

C' - *faisant fi de l'intervention de B'* - Je vous en reparlerai.

A' - Je m'étais fait une fausse idée de vous, une conception erronée à cause d'un mauvais angle de vue, une question de décalage, la mathématique de l'erreur.

C' - *attendrie* - Ce n'est pas grave. Ce n'est pas si grave. Ne le prenez pas au tragique.

A' - Vous êtes charmante.

C' - C'est bien ce que je pensais.

A' - Une charmante comédienne, talentueuse. *A pris un temps de réflexion, et très vivement.*

Décrivez-vous !

C' - *choquée* - Comment !!

A' - Je n'ai rien dit qui doit vous choquer. Je vous demandais un portrait moral et physique de votre personne, personnalité, personne, personnification, personne.

C' - *avec humeur* - Demandez à votre double, il vous ressemble !

B' - C'est facile de toujours renvoyer au double, au décalque, mais attention que je ne grossisse les traits.

C' - Estompez-les, si vous pouvez malgré cette lumière drue.

B' - Le jour décline.

C' - Il fait jour plus que jamais.

A' - La marée monte ; non, elle descend.

B' - Le jour décline et nous n'avons pas progressé d'un pas. Je parle spirituellement. La situation est figée.

A' - Si on supprimait l'acte III.

B' - Nous sommes en rade, la barque est prise aux roseaux.

A' - Nous nous sommes dit adieu en coup de vent, comme cela, pour que ça ne fasse pas trop mal.

B' - Comment ? Ah, pardonner... vous rêviez.

A' - Je n'aurais jamais dû partir, ni rester non plus. Comment faire, il faut bien ouvrir une porte qu'on a fermée.

C' - Et fermer une porte qui est ouverte.

A' - Qu'on a ouverte.

C' - Qui s'est ouverte.

B' - Vous avez raison tous les deux.

A' - Pourquoi faut-il que ce soit vous, une inconnue, qui partagiez mon intimité ?

C' - Parce que vous parlez un langage qui m'évoque une situation que j'ai vécue et qui ne

ressemblait en rien aux détails de la vôtre.

B' - Qu'en savez-vous ?

A' - Oui, il a raison, qu'en savez-vous ?

C' - Je n'en sais rien.

A' - Voilà qui complique mon affaire. Tant pis, je fais un tour d'horizon sans vous, je vous oublie, je m'égare. Je rentre dans ma coquille, que personne ne me dérange. J'ai mis sur la porte Chien méchant. Elle ne reviendra pas, bien sûr, elle est trop bien partie, trop loin.

C' - Je sais pourquoi vous êtes de profil, vous ne pouvez regarder les choses en face.

A' - Après un coup pareil, ma tête a éclaté en deux comme une grenade mûre. J'ai senti l'explosion, c'était trop tard pour se détourner. De toute façon le jour décline.

B' - L'hôpital ne ferme jamais ses portes à l'approche du soir.

A' - Ils ont plus de monde que dans les bars, passée une certaine heure. C'est à cause de ma tête que vous parlez d'hôpital ?

C' - Votre double est émouvant de sollicitude.

B' - Ne m'appellez pas le double mais le troisième larron, celui qui faisait route avec eux.

A' - Si mes souvenirs sont exacts... *En suspension. Temps de réflexion.*

B' - *après un silence* - Oui, c'est cela même.

C' - Ce fut une belle fin d'après-midi.

A' - Vous tuez le temps un peu vite.

C' - Le jour n'est-il pas à son déclin ?

A' - Quand je pense qu'on aurait pu vivre cette journée autrement.

B - *ironique* - En rêvant.

C - *suffisant* - En allant au cinéma.

A' - J'ai l'impression que mon cœur est passé à droite.

C' - Revirement politique.

B' - Avec ces histoires de profils, vous ne savez plus où vous en êtes.

A' - Je suis fatigué de toutes ces orientations. Heureusement qu'il n'a pas eu l'idée de nous placer la tête en bas, les pieds en l'air, à plat ventre.

B' - Ou à plat dos.

C' - Quelle situation inconfortable !

B' - Je me demande comment vous aborder, comment vous parler et vous faire entendre les choses essentielles.

C' - Allez-y carrément.

B' - De quelle sorte d'argile...

A' - *l'interrompant* - Voilà qu'il nous prend pour des bustes.

C' - *avec reproche* - Je vous en prie... *Avec douceur.* Quelle sorte d'argile ?

B' - *comme à lui-même.* La semence va-t-elle seulement lever ?

C' - Semez toujours.

